

# La Presse



I . La Presse. 1836-07-24.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



## ÉTRANGER:

### ALLEMAGNE.

**GRAND-DUCHÉ DE NASSAU.** — Nous lisons dans une lettre datée de Ems, 18 juillet :

« Je ne vous dirai pas grand chose du grand-duché de Nassau. Que dire, en effet, d'un pays, riche d'ailleurs par son sol et ses nombreuses sources d'eaux minérales, qui se trouve écrasé sous le sceptre de fer d'un prince ennemi de toute idée libérale, insouciant du sort de ses sujets, élève de son fameux ministre-marchand, qui est descendu dans la tombe chargé de l'exécution publique ; d'un pays épuisé par les impôts, soumis à la dime, à la corvée, n'ayant aucune représentation nationale que pour la forme, dépouillé de ses domaines nationaux, que le prince s'obstine à garder pour lui comme propriété privée ; d'un pays enfin où la justice se rend dans le secret, où l'instruction des affaires se fait par écrit ; où les lois du moyen-âge sont encore en honneur et vigueurs ? Ce tableau est triste, mais il est vrai ; et aucun peuple de l'Allemagne, à l'exception peut-être de la Hesse électorale, n'est aussi courbé sous le despotisme de son prince que ne le sont les habitants de Nassau. »

### ESPAGNE.

**ÉLECTIONS.** — Madrid, 16 juillet. — Toutes les nouvelles peuvent aujourd'hui se réduire à une chronique électorale. Les opérations commencées le 15 n'ont pas été généralement favorables aux amis du ministère : on s'y attendait ; si tous les électeurs avaient mis de l'empressement à remplir leurs importants devoirs, si les électeurs carlistes, au lieu d'arrêter leur choix sur des ennemis acharnés de leur cause, avaient voté pour les candidats du parti conservateur ou modéré, la minorité, c'est-à-dire le parti exalté, n'aurait pas obtenu dans les élections de la capitale un triomphe apparent. Mais il est constant que près de cinq cents électeurs appartenant à l'opinion modérée n'ont pas pris part aux opérations, et que les carlistes, par esprit d'opposition, ont concentré leur influence sur des hommes du mouvement. Voilà les véritables causes de ce premier résultat du scrutin, qui offre une nouvelle preuve des effets fâcheux amenés par la négligence de la majorité. Toutefois, il est à croire que, si pour quelques candidats, il est nécessaire de recourir à un second tour de scrutin, cette épreuve pourra être favorable à des candidats du parti modéré. La candidature de M. Martínez de la Rosa qui, dans ce cas, présenterait des chances, serait fortement appuyée par les électeurs ministériels. Mais quel que soit le résultat définitif des élections métropolitaines, et dans le cas même où les sept noms choisis par les électeurs radicaux sortiraient de l'urne, la majorité espérée par le ministère dans les élections générales ne serait pas gravement compromise. Les nouvelles reçues de Tolède, Guadalajara, Avila, Valladolid, Burgos, les Asturies et la Galice promettent à l'opinion modérée de nombreux représentants dans la chambre.

(Correspondance particulière.)

**LÉGION ANGLAISE.** — Bayonne, 19 juillet. — Avant-hier, deux régiments de la légion anglaise se sont révoltés contre le général Evans, et lui ont formellement désobéi, sous le prétexte qu'il leur était dû un arriéré de solde et de quelques fournitures. Le général n'a pas trouvé d'autres moyens de faire rentrer dans l'ordre ces furieux, qui étaient complètement ivres, que de leur faire distribuer 3 fr. à chacun. Les habitants de Saint-Sébastien sont dans les plus vives alarmes ; ils craignent d'être pillés si, par défaut de paiement des entrepreneurs de fournitures, ou par tout autre accident, les services venaient à manquer.

La désertion continue dans la légion anglaise ; les officiers sont dégoûtés et découragés. Les carlistes, exaltés par le facile avantage qu'ils ont obtenu les 11 et 12 devant Fontarabie, viennent insulter les avant-postes anglo-christians à portée de pistolet. On parle cependant de nouveaux préparatifs que fait le général Evans pour prendre une éclatante revanche.

**AFFAIRE DE FONTARABIE.** — Les journaux anglais wighs et radicaux donnent sur l'affaire de Fontarabie de nouveaux détails qui ont pour objet de justifier la conduite du général Evans. Ils soutiennent qu'on ne peut lui faire d'autre reproche que d'avoir ignoré la force de la place et les secours qui devaient arriver aux carlistes. Ils assurent que le plan était beaucoup mieux fortifié et que les troupes carlistes plus nombreuses qu'on ne l'a dit, et que le général Evans ne s'est retiré que quand il a vu que les forces de l'ennemi augmentaient et que la ville serait mieux défendue qu'il ne l'avait pensé d'abord.

Malgré ces versions de journaux intéressées à soutenir le général, nous sommes certains de l'exactitude des nouvelles données avant-hier dans notre correspondance particulière.

Rapports et bulletins arrivés du ministère de la guerre.

**CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA GALICE.** — Excellence, suivant une dépêche que m'a adressée hier le juge de première instance d'Argua, le chef de bande Lopez, qui s'intitulait maréchal-de-camp et commandant-général de cette province, a été tué. Nous lui ayons, en outre, fait 17 prisonniers. C'est à San-Pedro de Cardero que l'événement a eu lieu, dans la nuit du 8 au 9 courant. Lopez a été surpris par la colonne du brave commandant D. N. de Luxa. Je vous transmettrai les détails de l'affaire aussitôt qu'ils seront parvenus à ma connaissance.

D'après un rapport du même magistrat, le chef Silva a été égorgé par les factieux, et son frère a été fusillé par ordre du commandant du canton de Mel-la.

Dans la journée du 7, les factieux commandés par Bullan ont été battus et dispersés par la colonne sous les ordres du commandant don Manuel Perez.

Lugo, 11 juillet 1836. Signé MANUEL LATRE.

Vingt mille hommes sont réunis sur la frontière des Asturies à l'effet de se mettre en marche suivant les circonstances.

## FRANCE:

PARIS, 25 JUILLET.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point sont fondées ces rumeurs sourdes de conspiration qui circulent, et jusqu'à quel point sont indispensables ces arrestations dont le public se figure toujours qu'il ne reçoit qu'à demi la confidence ; ce que nous savons bien, c'est qu'il est malheureux que le gouvernement soit obligé d'y avoir recours. Depuis quelques années, nous prenons l'habitude de faire un tel piédestal de publicité, de bruit, d'importance même aux grands crimes, que cette gloire, qui leur sert d'aurole, tente et attire, toute sanglante et toute horrible qu'elle est, l'ambition des gens qui veulent la notoriété publique, coûte que coûte. Fieschi et Alibaud étaient surtout préoccupés de la célébrité qu'ils s'étaient faite ; et par le temps d'anarchie morale et de péle-mêle religieux où nous vivons, il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'âmes, dégagées du lien de toute croyance et de toute foi, se laissent aller ainsi à cette fascination du retentissement et de la chronique. Ceux qui ne croient pas à la grande immortalité s'en assurent à tout prix une petite.

C'est ce qui se voit par le soin que prennent de rédiger leur annonce toutes ces pauvres têtes vides, ennuyées ou malades, qui cherchent si fréquemment aujourd'hui à se guérir avec du plomb. Il y a peu de suicides qui ne soient précédés d'un exposé de motifs en vers ou en prose ; et comme la presse a l'habitude de mettre au jour avec empressement toutes ces protestations contre le siècle, il y a une sorte d'avantage, pour beaucoup de malheureux auxquels la vie est dure et pénible, à la terminer par un coup d'éclat, plutôt que de la traîner obscurément toujours plus dure et toujours plus pénible. Cinq minutes de courage de bête fauve suffisent pour un suicide ou pour un crime ; et l'expérience prouve que force gens ont ce courage. Il y a d'ailleurs mille ressources que la fausse éducation de notre temps offre d'elle-même pour la justification et même pour le panégyrique des criminels : la plupart de ceux qui se tuent s'autorisent de la gloire de Caton ; Alibaud a dit qu'il avait fait comme Brutus.

Peut-être serait-il à souhaiter, dans le temps de désorganisation morale où nous sommes, que le gouvernement donnât moins d'éclat à ces ombres de conspirateurs qui se groupent autour des conspirations véritables. Force individus n'ont appris qu'ils étaient redoutables qu'en sentant la main d'un gendarme sur leur collet. L'importance publique est un appât qui tourne beaucoup de têtes et qui fait germer de mauvaises idées là où il n'en eût souvent germé d'aucune sorte.

D'un autre côté, il ne serait pas moins désirable que la presse tout entière voulût bien s'entendre pour laisser dans leur néant tous ces désespoirs vaniteux, toutes ces misères en rimes riches qui achètent le bruit avec le sang. Dès qu'on serait réduit à se tuer incognito et pour son propre compte, il y aurait de moins tous les suicides par amour du retentissement et du scandale, et ce sont les plus nombreux.

Toutefois, nous ne croyons pas que la publicité toute seule soit la cause de toutes ces révoltes contre autrui ou contre soi-même, de tous ces crimes et de tous ces suicides, et qu'il suffise d'ôter au désordre moral son éclat pour l'éteindre. La plus grande partie de la tâche resterait toujours au gouvernement, qui a la conduite de la société, et qui est responsable de toutes les âmes, dont il a la charge.

Le bruit qui se fait autour de nos grandes assemblées politiques et la gloire qui s'amasse au milieu d'elles, nous font un peu trop illusion à nous tous tant que nous sommes, gouvernants et gouvernés. Nous croyons trop que les affaires de la France se font dans les chambres, et qu'il suffit d'y discuter, d'y briller et d'y avoir raison, pour qu'une fois victorieux en cet endroit, il ne nous reste plus rien à faire ailleurs. C'est une grande erreur, et nous en voyons tous les jours la preuve.

Il y a encore une grande tâche à remplir, à part du travail habituel des affaires publiques, de l'administration et de la diplomatie ; il y a l'organisation des intérêts matériels et moraux, il y a le classement des existences isolées, il y a la satisfaction des besoins légitimes des masses, il y a ce qui fait que les populations ne sont pas inquiètes, hargneuses, désespérées ; il y

**CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA VIEILLE-CASTILLE.** — *Etat-major.* — Excellence, depuis le départ du général Espartero, dans la journée d'hier, je n'ai reçu de lui aucune nouvelle sur les mouvements de l'ennemi ; toutefois, le gouvernement civil a appris que les factieux étaient partis de Grado le même jour à midi, et que le général était entré avec sa division dans ce bourg à 3 heures du soir ; l'ennemi s'était dirigé vers Salas, d'où il peut se rendre à Congos de Tineo, pour aller jusqu'à Laccana ou à Ibañ, pour se rendre jusqu'en Galice. C'est pourquoi je marcherai demain sur Pajares, pour me placer sur la route de Léon et arrêter l'ennemi. Je laisse ici 500 fantassins et 20 cavaliers, pour se mettre, le cas échéant, à la poursuite des factieux, avec le concours du régiment de Ponterredra. La bande du curé de Folgueras est réduite à cinq hommes.

Le rebelle Modesto s'est montré avec d'autres chefs du côté de Corvera de Rio Pisuerga. Le colonel Losada enverra des troupes à sa poursuite.

Oviedo, 11 juillet 1836. J. MANSO.

### POLOGNE.

**DE LA SILÉSIE, 11 juillet.** — Nous avons peu de nouvelles de la Pologne pour deux raisons : 1° nos relations avec ce pays sont peu fréquentes ; 2° elles ne seraient d'ailleurs qu'il ne serait pas permis de parler. Il est certain cependant que la tranquillité s'affermirait tous les jours dans ce pays, dont les plaies seraient hientôt cicatrisées par le temps. Le recrutement de cette année appelle sous les drapeaux une foule de soldats. Une remarque curieuse a été faite : c'est que les jeunes conscrits de 1832 à 1835 sont tous plus petits et moins vigoureux que ceux des précédentes années. Cette différence peut s'expliquer par l'influence qu'ont naturellement exercée ces années de guerre sur la population.

(Mercure de Souabe.)

### PORTUGAL.

(Correspondance particulière.)

**LISBONNE, 12 juillet.** — L'anniversaire du débarquement de l'armée libératrice sur la côte de Mindello, près d'Oporto, a été célébré le 8 du courant, tant ici qu'à Opo to, avec beaucoup d'enthousiasme. La garde nationale de Lisbonne a été passée en revue par la reine, dans le *Ferreiro de Paço* ; ensuite elle a défilé devant S. M., place du Palais des Necessidades. Le prince Ferdinand a passé en revue le même jour la garde nationale.

On avait répandu les bruits les plus étranges relativement aux troubles qui devaient éclater à cette occasion. Le gouvernement avait pris toutes les mesures nécessaires pour comprimer toute tentative ; mais ces mesures ont heureusement été inutiles, et tout s'est passé tranquillement. La fête s'est terminée par le bris-main à la cour, et l'illumination au théâtre *San-Carlo*, où l'on jouait la *Norma* de Bellini.

Pendant l'absence du ministre de la guerre, qui a suivi le prince à Oporto, M. Freire a le portefeuille, par intérim, de ce département. Le journal officiel vient d'annoncer, comme certain, le retour du prince à Lisbonne, pour la fin de juillet.

M. Freire est maintenant en butte aux attaques de la camarilla, aidée de l'influence étrangère, parce que ce ministre est ami intime de Mendizabal, et parce qu'il insiste pour que celui-ci rentre au ministère. On assure qu'il a même fait entendre que si cette rentrée ne s'effectuait pas, le Portugal, au lieu d'envoyer un renfort à la légion auxiliaire, comme il en avait l'intention, retirerait même l'appui qu'il lui prête maintenant.

L'état des finances s'améliore tous les jours, grâce à la bonne administration de Curvalho ; la vente des biens se continue à des prix élevés, et un décret du *Diário do governo* d'hier porte que, le 14 du courant, le rachat du papier-monnaie, pour la somme de 100,000 liv. sterl., aura lieu.

La nouvelle du dernier attentat contre la vie de Louis-Philippe arriva le 6 à Lisbonne par la voie de Madrid. Cette nouvelle donna lieu à un article publié dans le *Diário do lendemain* contre les excès des partis et la tyrannie des passions, qui cherchent par tous les moyens à jeter le pays dans l'anarchie.

### TURQUIE.

**SUITES DE L'AFFAIRE CHURCHILL.** — La *Gazette d'Angsborg* du 19 juillet expose, dans un long article, l'attitude de lord Ponsonby à Constantinople après le renvoi de l'ancien reiss-efendi. Dans la persistance de cet ambassadeur à rester toujours éloigné, et à ne vouloir reprendre ses relations directes avec le gouvernement ottoman qu'après avoir reçu de nouvelles instructions, la *Gazette d'Angsborg* voit une conduite manifestement contraire aux intentions pacifiques du cabinet anglais et de tous les cabinets européens. Ce journal rapporte que, dans la réunion du divan, le 18 juin, à la suite de laquelle Hali-Pacha est parti pour Varna, on a examiné la question de savoir si la Porte pouvait, sans s'humilier, chercher à calmer l'humeur inquiète de lord Ponsonby, et repr. ndre avec le cabinet anglais ses anciennes relations amicales ; que, d'un autre côté, on a pris en considération les mesures qu'il serait urgent d'adopter si la voie de la conciliation était infructueuse, afin de repousser tout acte d'agression ; qu'enfin on a délibéré sur la question de savoir quelles négociations il conviendrait d'adopter pour ne pas s'exposer à lutter seule contre l'Angleterre. La *Gazette* ajoute que rien n'a transpiré dans le public sur l'issue de ces délibérations, mais que l'on peut conclure, d'après le départ d'Hali-Pacha pour Varna et l'envoi de courriers à Londres et à Saint-Petersbourg, que la Porte est décidée à ne plus faire aucune concession à lord Ponsonby. La retraite du reiss-efendi devra le satisfaire, et on pardonnerait difficilement au cabinet anglais d'avoir troublé la paix de l'Europe par des exigences exagérées. La *Gazette* assure d'ailleurs que le cabinet russe, consulté pour savoir s'il soutiendrait efficacement la Porte, aux termes des traités, en cas de rupture, a répondu qu'il ne convenait à personne d'interrompre brusquement la paix européenne, et que la Porte devait, après avoir donné satisfaction légitime, user de loyauté et de prudence.

## UNE JOURNÉE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Que pensera le lecteur quand je lui jurerai que toute la réité qu'il dût momentanément connaître, que le premier moment que je vis Thérèse jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle ?

(Continuation. — Livre II.)

### I.

Il y a des êtres dont la vie se résume par le mot *aimer* : vases d'élection où, par la fermentation de la pensée, l'instinct du beau physique arrive à se concentrer en passion pour le beau moral, puis en extase pour l'intelligence suprême, le grand tout, Dieu. Leurs cœurs sont des creusets où le fluide sympathique bouillonne et se transmute sans cesse. Il peut donner, selon qu'il se présente séparé de plus ou moins d'alliage, ou simplement l'appât du sexe, ou bien l'amour, la vertu, la foi. Jean-Jacques Rousseau fut l'une de ces créatures privilégiées.

Par une matinée du printemps de l'an 1737, dans son ermitage de Montmorency, le philosophe (style du dix-huitième siècle) quittait le lit et faisait sa toilette pour la promenade. La prévoyante Thérèse préparait une bonne tasse de café à la crème, dont avant de le laisser partir elle tenait à le voir lester son estomac. Les pieds du poète brûlaient de fouler les gazons de la vallée, et son âme, déjà voyageuse vers le ciel, s'impatientsait de mille petites contrariétés qui la tiraient en arrière et la forçaient de se retourner vers la terre. C'était le ruban du bonnet de nuit qui lutait contre des doigts impatientes et per-istait dans une intempestive rosette, un bouton de chemise qui roulait insaisissable, une boucle qui se refusait à fermer la chaussure. Tandis que cet air chaud d'une chambre au matin lésait son odorat, un lit en désordre, deux oreillers jumeaux affaissés affligeaient sa vue ; et cependant tintait comme un glas à son oreille l'aphorisme implacable de sa ménagère : « Ne sortez jamais le matin sans avoir pris quelque chose de chaud. »

Faut-il l'avouer ? encastrée au milieu de ces disgracieux accessoires, l'excellente Thérèse, en coiffe frisée, sans corset, chargée de l'embonpoint d'une femme qui a passé la trentaine, avec ses pieds nus dans de vieilles pantoufles, acrochée à la cheminée devant un réchaud, et de la tendant à son amant un poëlon ébréché et une cuiller d'étain ; l'excellente Thérèse, que la veille encore il avait en s'endormant trouvée jolie, lui

parut laide et lui inspira presque du dégoût. Pour toute réponse à son charitable précepte d'hygiène, il l'eût envoyée promener, s'il n'eût songé qu'avant dix minutes la liberté d'y aller lui-même lui serait acquise, et que Jean-Jacques avait à faire profession de modération et de sagesse. Il se résigna donc à humer d'un trait la portion de café, à subir les deux ou trois coups de vergette que la régente jugea indispensable d'infliger au chapeau tricorne et à l'habit marron ; et enfin le corps dispos, le cœur léger, la canne à la main, il franchit le seuil de sa retraite.

Le soleil montait à l'horizon, la terre s'épanouissait riche de rosée, de verdure et de parfums ; les oiseaux chantaient. Le réveil de la nature produisit sur le promeneur solitaire son effet accoutumé. Ses poumons, saturés d'un air vif, battirent avec vigueur, sa poitrine s'élargit, sa stature grandit, son port de tête prit de la majesté ; son regard, comme celui de l'aigle, scruta le foyer de la lumière éternelle.

C'était le regard de Moïse au mont Sinai interrogeant la face de Jehovah, ou plutôt c'était le regard de Jésus puisant à leur source première des rayons d'intelligence et d'amour pour les verser ensuite sur des cœurs souffrants et corrompus.

Bientôt, tombant à deux genoux, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la prière : « Gloire à Dieu, s'écria-t-il, gloire à Dieu, qui créa l'homme et mit en lui une âme pour aimer et penser ! »

Peu à peu son corps glissa comme acrobate sur le gazon. Les fibres de son cerveau se tendirent, il se sentit raver en une extase sublime. Des torrents de flamme illuminèrent son esprit. Les rapports qui unissent l'homme à Dieu, ceux qui lient les hommes en famille, les familles en nations, resplendirent de toute leur clarté. Il lut au front de Dieu le code impérissable, les principes immuables d'ordre et de justice. « O vérité, vérité sainte, je te voue mon culte ! Hommes, je consacre ma vie à vous arracher à l'erreur. A moi les persécutions, l'exil, la mort ; mais à mes frères la vérité ! Je sens en moi une âme pour aimer et penser. »

Cependant si le rêveur était resté stationnaire, le soleil, de son côté, avait continué sa course. Dardant maintenant à plomb sur ce corps gisant, il y sévissait, notamment sur le visage, avec tant de rigueur, que l'âme, arrachée enfin à la contemplation, prit en pitié sa guenille terrestre, et s'effraya de redevenir en elle et la dirigea vers l'embrasement d'un bois voisin.

Un vent léger glissant à travers le feuillage versa sur son front de la fraîcheur, et ses idées prirent une direction nouvelle.

Il tira de sa poche une petite lettre pliée avec coquetterie, et de la forme la plus élégante ; un papier d'une blancheur éblouissante, et dont les fabriques de Hollande possédaient seules le secret ; de la dorure sur la tranche. L'écriture de l'adresse avait été séchée avec une poudre dont les parcelles d'or et d'azur étincelaient encore aux jambages les plus prononcés des majuscules. Le cachet, en belle cire d'Espagne, offrait une circonférence parfaite et la plus pure unité du ton rouge sans la moindre trainée noire. Il rappelait à quelles hautes destinées l'ex-secrétaire de l'ambassadeur de Venise aurait pu parvenir dans la diplomatie. C'était une lettre de Julie de Saint-Preux. Rousseau l'avait copiée la veille au soir, de sa écriture la plus soignée, se l'était adressée à lui-même, puis l'avait déposée dans son gilet afin de se ménager une surprise pour le lendemain.

Il commença par s'établir dans la pose la plus commode, sa colonne vertébrale portant sur le large tronc d'un vieux chêne, ses jambes mollement allongées sur la pente d'un tertre tapissé de mousse ; ensuite il plaça bien en face sur ses genoux la précieuse lettre. Après l'avoir longtemps dévorée du regard, il la saisit dans un brûlant transport et porta le cachet à ses lèvres. Sa main tremblante le brisa lentement, ouvrit plus lentement encore ; ce ne fut que peu à peu, avec un religieux respect, qu'elle acheva de déplier le papier.

Sur un cœur chaleureux puissance de l'illusion ! Cette petite écriture nette et rangée, qui trahissait le talent du copiste de musique, ces caractères que sa plume avait tracés avec application, il se les figura échappés à la main d'un être mystérieux, d'une femme adorée, à la main de la maîtresse dont l'image avait consolé, embelli son enfance, sa jeunesse, sa vie entière, dans ses fougues, dans ses veilles, à la main de sa Julie.

Ces phrases palpitantes d'amour, où les trésors de son cœur avaient coulé largement épanchés, ce ne fut plus son œil qui les transmit à son esprit, ce fut la voix flexible et délicieusement timbrée de Julie qui les modula à son oreille. A cette suave mélodie, tout son être répondit et vibra ; tout son sang se précipita avec violence vers sa source ; un voile humide s'étendit sur ses yeux. Par degrés, il vint à languir et à s'abîmer dans une rêverie d'une quiétude ineffable.



avec qui fait que la vie d'ici-bas est assez profitable pour qu'on ne se brûle pas la cervelle par désespoir ou par désespoir; mais ce qui fait qu'on n'est pas poussé au régime par le dénuement; il y a ce qui fournit un exercice utile et honorable à l'intelligence et à la force; ce qui apaise la faim du corps et la faim de l'âme; il y a ce qui fait les nobles sociétés et les grands ministres.

## MONITEUR DU 25 JUILLET.

(Partie officielle.)

**Loi portant fixation du budget des recettes.** — L'énumération des impôts dont l'exercice est autorisé pour 1857, et les moyens de service indiqués sont les mêmes que dans tous les budgets. L'évaluation des recettes est fixée comme suit :

Art. 11. Les voies et moyens ordinaires sont évalués, pour l'exercice 1857, à la somme de un milliard vingt-sept millions cinq cent soixante douze mille deux cent trois francs (1,027,572,203 fr.), conformément à l'état C annexé.

Art. 12. Une somme de deux millions huit cent cinquante mille francs (2,850,000 fr.), à prélever sur le produit des rentes mises à la disposition du ministre des finances par l'art. 15 de la loi du 27 juin 1833, sur les travaux publics à continuer ou à entreprendre, est affectée au paiement des dépenses pour travaux publics dont l'imputation a été autorisée pour une somme égale sur l'exercice 1857.

**Loi portant fixation du budget des dépenses.** — Art. 1<sup>er</sup>. Des crédits sont ouverts jusqu'à concurrence de un milliard vingt-sept millions cinquante mille deux cent trois francs (1,027,572,203 fr.), pour les dépenses de l'exercice 1857, conformément à l'état A annexé, applicables, savoir :

A la dette publique (1 <sup>re</sup> partie du budget).	526,652,292
Aux dotations (2 <sup>e</sup> partie).	16,547,500
Aux services généraux des ministères (3 <sup>e</sup> partie).	314,534,943
Aux frais de régie, de perception et d'exploitation des impôts et revenus directs et indirects (4 <sup>e</sup> partie).	116,499,439
Aux remboursements et restitutions à faire sur les produits desdits impôts et revenus, aux non-valeurs et aux primes à l'exportation (5 <sup>e</sup> partie).	55,044,939

Total égal. . . . . 1,027,572,203

Art. 2. Un crédit spécial de deux millions huit cent cinquante mille francs (2,850,000 fr.) est ouvert au ministre du commerce et des travaux publics, pour être employé sur l'exercice 1857, conformément aux allocations fixées pour chaque chapitre de l'état B annexé à la présente loi.

Art. 3. Il sera pourvu au paiement des dépenses mentionnées dans les art. 1 et 2 de la présente loi, et dans les deux tableaux y annexés, par les voies et moyens de l'exercice 1857.

Art. 4. La faculté d'ouvrir, par ordonnance du roi, des crédits supplémentaires, accordés par l'art. 3 de la loi du 24 avril 1833, pour subvenir à l'insuffisance, dûment justifiée, d'un service porté au budget, n'est applicable qu'aux dépenses concernant un service voté, et dont la nomenclature est annexée.

Art. 5. A l'avenir, toute demande de crédits faite en dehors de la loi annuelle des dépenses devra indiquer les voies et moyens qui seront affectés aux crédits demandés.

Art. 6. Sont assimilées, pour 1857, aux dépenses variables départementales régies par la loi du 31 juillet 1821, les dépenses pour les aliénés indigents, sans préjudice du concours de la commune au domicile de l'aliéné, conformément à la base proposée par le conseil-général, sur l'avis du préfet, et approuvée par le ministre de l'intérieur, sans préjudice également, s'il y a lieu, du concours des hospices.

Art. 7. Il sera présenté aux chambres, dans les premiers mois de chaque session, un tableau détaillé des impositions extraordinaires et des emprunts qui pèsent sur les communes dont le revenu excède 100,000 fr., sur les arrondissements et sur les départements. Ce tableau indiquera les motifs qui auront rendu ces impositions et emprunts nécessaires, la date des lois ou ordonnances qui les auront autorisées, le montant des emprunts, le nombre des centimes, leur durée, leur produit et leur emploi.

Le tout sans préjudice de l'exécution de l'art. 43 de la loi du 13 mai 1818 : le tableau exige par cet article sera compris, d'année en année, dans la situation provisoire de l'exercice courant.

Art. 8. Les sommes allouées aux chap. IV et VIII du budget de la guerre pour indemnités extraordinaires aux troupes cantonnées sur la frontière des Pyrénées, et aux garnisons de Lyon, Marseille et Toulon, ne pourront recevoir aucune autre affectation.

Il sera rendu compte de ces allocations d'une manière distincte de celles contenues aux mêmes chapitres.

Art. 9. Il sera rendu un compte particulier de l'exécution du traité fait, le 17 mars dernier, avec M. Emile Grignon, pour laquelle il est accordé un crédit de 150,000 fr. au chap. XVIII du budget de la guerre.

On lit dans la partie non officielle :

« Le roi et la famille royale passeront la semaine prochaine à Paris. »

« Un service funèbre sera célébré le 28 de ce mois, à midi, dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, en mémoire des victimes de l'attentat du 28 juillet 1855. »

Le lieutenant-général, pair de France, commandant la 1<sup>re</sup> division militaire, a l'honneur de prévenir M. les officiers-généraux en résidence à Paris que des places leur sont réservées dans une tribune du dôme.

Il seront admis en uniforme, et entreront par la grille principale de l'escalier des Invalides.

Des ordres seront donnés pour que la place qui leur est affectée leur soit plus particulièrement indiquée à leur entrée dans l'église.

## RÉPONSE AU JOURNAL LA PAIX.

Nous ignorons où l'érudition de la Paix lui a fait découvrir que la lettre de Napoléon à son frère le roi de Hollande sur le

droit de grâce, que nous avons publiée, était déjà imprimée depuis longtemps; et nous ne savons pas mieux où ce journal a pu trouver que la Paix était l'organe du tiers-parti. Nous nous trouvons soutenu, pour des motifs qui nous appartiennent, l'une des opinions qui forment ou plutôt qui formaient le programme du tiers-parti; et nous n'avons pas dans l'esprit un tel instinct d'opposition que nous répudions les bonnes idées quand nos adversaires les épousent. Voilà comment nous nous trouvons professer l'un des principes du tiers-parti, sans être du tiers-parti nous-mêmes. Et la Paix s'est plainte assez long-temps et avec assez de raison de n'être pas crue, quand elle se défendait d'être un journal ministériel, pour qu'elle n'hésite pas à nous croire quand nous lui déclarons que nous ne sommes pas journal du tiers-parti.

Nous persistons à penser, malgré les dénégations de la Paix, que la clémence royale aurait pu trouver l'occasion de s'exercer sans déconsidérer l'œuvre de la justice; et si le rédacteur de la Paix dont l'article nous occupe en ce moment nous permettait de lui rappeler l'excellent travail qu'il publia, il y a un peu plus d'une année, sur le droit de grâce, dans la *Revue du progrès social*, qu'il dirigeait avec talent, peut-être avouerait-il qu'il a été long-temps de notre avis.

Il y a même plus, le ministre du 11 octobre a été le premier à concevoir l'idée de l'amnistie, et la presse de l'opposition ne l'a eue qu'après lui : il fallait donc que les membres de ce ministère qui poussaient à la réalisation de cette idée, M. Guizot surtout, qui en était le plus ardent promoteur, pensassent que la clémence ne déconsidérerait pas l'œuvre de la justice.

Il peut être vrai jusqu'à un certain point que le ministère du 11 octobre, ayant commis la faute de se laisser demander impérieusement l'amnistie par la presse, se crût obligé de résister pour faire acte de dignité et de libre arbitre; mais il est bien plus vrai encore que le ministère avait songé sérieusement de lui-même à faire l'amnistie; que l'époque où cette pensée l'occupait était antérieure à l'espece de sommation qui lui fut adressée, et par conséquent que ce grand acte de clémence pouvait alors s'accomplir, même sans aucun de ces inconvénients qui paraissent fort graves à la Paix, et qui nous le paraissent beaucoup moins.

En tout état de cause, nous ne pensons pas que ce qu'il faut aujourd'hui soit, comme le dit la Paix, une demande en grâce faite selon les formes voulues par nos institutions. Un pareil acte ne déconsidérerait pas la justice, mais il déconsidérerait la clémence.

On se rappelle qu'une des premières visites, la première peut-être de M. Sebastiani, de retour à Paris, a été pour l'arc de triomphe de l'Étoile.

C'est que M. Sebastiani n'est pas tellement préoccupé des affaires diplomatiques qu'il ait pu oublier les intérêts de sa réputation militaire : car ce général, qui n'a pas toujours été heureux sur le champ de bataille, notamment dans la campagne de Saxe, en 1813, s'est distingué dans plusieurs affaires en Espagne.

On ne saurait blâmer cette sollicitude curieuse d'un vétéran des armées impériales, lorsqu'un monument qui doit immortaliser leurs titres glorieux à la reconnaissance de la France et à l'admiration de la postérité va être livré aux regards du public : M. Sebastiani a voulu voir si son nom occupait la place qu'il croit avoir méritée et qu'on lui avait promise.

Mais il avait demandé plus qu'on ne pouvait lui accorder : il avait présenté une liste de six combats pour chacun desquels il sollicitait une mention spéciale, l'Arzobispo, le combat de cavalerie où M. Sebastiani défait les meilleurs régiments du général anglais Moore; Madridjos, Ciudad-Real, Almonacid, Malaga et les Alpujarras. Le général insistait sur cette dernière affaire, dont le général Batair avait partagé l'honneur avec lui; M. Sebastiani voulait associer son frère d'armes au souvenir monumental.

Mais il n'a pas été possible de satisfaire complètement le général ambassadeur; et l'aristocrate, ainsi que le ministre dirigeant, avaient une excuse bien glorieuse pour l'armée française; car ils avaient à choisir parmi tant de beaux faits d'armes que le choix était bien difficile à faire.

Cependant le général a manifesté quelque mécontentement en rappelant des promesses qu'on n'avait pas remplies. Cette bouderie de l'armée propre militaire a amené des explications assez vives entre le général et le ministre ordonnateur. Enfin, une médiation auguste a terminé le débat, en faisant espérer au général une réparation éclatante et d'un autre genre.

## DÉBATS DE LA PRESSE.

La Paix consacre un long article à examiner, à l'occasion des articles de la *Gazette* sur M. de Cheverus, la conduite respective du libéralisme et du clergé pendant la restauration et depuis la révolution de juillet. De même que pour la politique, le libéralisme, par réaction contre un gouvernement qui gênait les citoyens, voulait réduire le pouvoir à l'inaction; de même, pour la religion, il réagissait contre la tendance du clergé à envahir le pouvoir temporel, en réclamant la séparation absolue de l'église et de l'état. Le libéralisme se trompait, car la naissance, le mariage, le décès, les devoirs de la vie sociale, dictés par les commandements de Dieu

et de l'église, se rapportant directement aux choses terrestres, il ne doit y avoir à cet égard, entre l'église et l'état, qu'une sorte de division de travail; là est l'utilité de la distinction des deux pouvoirs. De ce malentendu libéral, il est résulté que la révolution de juillet, qui fut le triomphe du parti libéral, doit paraître aussi une victoire contre le clergé. Mais au fond, les principes fondamentaux du christianisme et de la religion catholique n'ont point eu à en souffrir. La fausse politique du clergé a été seule contrariée. L'exemple de M. de Cheverus est propre à indiquer au clergé la ligne qu'il doit suivre, en dépit du langage peu chrétien de la *Gazette de France*.

Le *Journal des Débats* relève la légèreté avec laquelle quelques journaux étrangers jugent nos affaires intérieures. Il répond à la *Gazette d'Augsbourg*, qui prétend qu'en France, la responsabilité de l'exécution des condamnations judiciaires appartient tout entière au pouvoir royal; car, dit-elle, il suffit de la signature du roi, sans l'intervention de ses ministres, pour sauver un condamné. Ce journal apprend à la *Gazette* ce qu'elle paraît ignorer, que la responsabilité constitutionnelle encourue par les ministres s'étend à toutes les signatures données par le roi. Il justifie la nécessité, pour certains cas, de la rigoureuse exécution des condamnations judiciaires.

Le même journal examine le projet de loi sur la garde nationale. Il approuve, en principe, la nécessité de l'inscription spontanée et de l'uniforme, les seuls moyens de maintenir l'organisation de la garde nationale. Il approuve les amendes, comme sanctions indispensables. Il demande que les hommes une fois équipés et enrôlés soient soumis d'une manière efficace à l'action disciplinaire quand ils ne répondent pas à l'appel, surtout dans les cas extraordinaires, la sédition flagrante par exemple. Il demande donc l'aggravation du maximum des peines. Il termine ainsi son article :

« On attend tout de la bonne volonté. Grâce au ciel, elle n'a jamais manqué, et notre garde nationale est pleine, l'Europe en est témoin, de ces hommes intrépides toujours à leur poste à l'heure du péril. Mais ce sont eux surtout qui ont le droit d'exiger que le jour de l'action tout le monde soit présent. Ils veillent à la sûreté commune; que tous ceux qui y sont intéressés en fassent autant. »

Dans notre société actuelle, les forces conservatrices sont les plus nombreuses, les mieux organisées et les plus énergiques. Tant qu'elles ne s'engourdiront pas, il n'y aura rien à craindre pour la sécurité générale. Que faut-il des lors? Faire que l'énergie passe de l'individu dans l'institution, et devienne permanente. Ce qu'il faut, c'est que dans les commotions civiles personne ne puisse rester neutre et attendre chez soi l'événement. Lorsqu'une telle situation, déjà dans nos mœurs, sera assurée par nos lois, il n'y aura plus rien à redouter de la fureur des factions. »

L'*Impartial* discute aussi le projet de loi sur la garde nationale de Paris. La question est difficile à résoudre. Si on considère la garde nationale comme une institution indépendante, son service comme volontaire et libre, la loi est trop sévère. Si on en fait une réquisition, une conscription au petit pied, une taxe personnelle imposée à tout résident, on risque de dénaturer le principe et de le dépopulariser par le système d'inquisition et de pénalité qui deviendra le grand levier du recrutement. C'est ici que le juste-milieu serait une chose parfaite.

L'*Impartial* relève ensuite le contraste des compliments adressés par M. Jacqueminot à la garde nationale, dès l'origine, tels que Napoléon n'eût pas dit plus de la grande-armée, et les reproches qu'il n'épargne pas aux dix mille réfractaires dont l'indifférence ou la mauvaise volonté nécessite une réforme dans la loi. L'*Impartial* critique l'inscription volontaire, qui ne lui paraît pas nécessaire si on veut faire le recensement avec autant de soin qu'on dresse les contrôles des contributions. D'un autre côté, ce système évite les vexations des visites domiciliaires; c'est à considérer. Il voudrait que les conseils de recensement fussent élus directement par tous, et non seulement par les officiers. Il aurait voulu une combinaison nouvelle pour la nomination aux grades afin de stimuler le zèle des indifférents. L'uniforme lui paraît nécessaire; mais il ne propose pas, comme le *Journal des Débats*, une contribution forcée payée avec les autres impôts; il veut une masse commune pour habiller les gardes nationaux pen aises.

Le *Journal du Commerce* signale la modification opérée dans le langage des doctrinaires depuis l'attentat du 28 juin. Ils ne poursuivent plus le ministère avec la même ardeur, ils cherchent à s'en rapprocher de toutes les manières. Après avoir cherché dans l'histoire de l'expulsion des doctrinaires et de l'alliance de M. Thiers avec les hommes du tiers parti, dans les nominations nouvelles, et dans l'absence des démissions qui auraient dû suivre celles des anciens ministres, les manifestations qui expliquent ce changement; après avoir signalé ces intrigues des doctrinaires, le *Journal du Commerce* termine ainsi :

« Telles sont maintenant les manœuvres qui occupent nos prétendus hommes politiques. Que le gouvernement constitutionnel soit menacé en Espagne, que l'Angleterre lutte péniblement contre son aristocratie, que la France soit encore sous l'impression de l'attentat du mois dernier, et qu'elle conserve des appréhensions pour l'avenir, peu leur importe. Ce qu'ils veulent, c'est le portefeuille de M. d'Argout, et s'ils peuvent expulser à leur profit M. d'Argout, dont ils font maintenant presque un anarchiste, la France et l'Europe seront sauvées. M. Thiers acceptera-t-il M. Duchâtel? Nous le croyons. Derrière M. Duchâtel, il est vrai, se trouve M. Guizot; mais M. Thiers ne voit pas de si loin : il n'éprouve, d'ailleurs, aucune antipathie pour M. Guizot, dont il souffrirait sans difficulté la rentrée triomphale. Qui sait même si, pour rester au pouvoir, il ne se résignerait pas à subir la présidence d'un ancien collègue dont il s'est séparé avec tant de douleur. »

Plus loin, il cite les lignes suivantes empruntées à la Paix : « Si nous avons jamais eu quelque confiance dans la fixité des principes politiques de certains membres du cabinet, cette confiance n'a jamais reposé sur les principes de M. d'Argout. Nous ignorions même que M. le ministre des finances eût la prétention d'avoir des principes politiques quelconques. Dans tous les cas, notre confiance eût été bien mal placée, car nous savons, à n'en plus douter, que M. d'Argout, dans le conseil, a été le plus ardent à pousser ses collègues vers la gauche. M. d'Argout sera ministre avec tous ceux qui croiront avoir besoin de ses services. »

Julie était devant lui, séduisante sylphide, qu'il se plut à revêtir tour à tour de mille formes chéries. Coquette avec la grâce de mademoiselle Vulsion, elle confia au sigisbe de onze ans ses gants et son éventail; puis, belle et fière comme mademoiselle de Breil, elle raviva d'un regard le cœur de poète qu'allait flétrir et glacer la livrée. Pudique et passionnée sous les traits de madame Basile, à peine osa-t-elle indiquer par un signe au fait apprenti graveur une place à ses genoux. Tout-à-coup impérieuse et noiaire, elle fut mademoiselle Graffenried, confisquant pour une journée de plaisir l'espiègle adolescent; glissa aussi dans un horizon lointain, et comme un éclair rapide, la voluptueuse madame Larnage, au fougueux abandon.

A la suite de chacun de ces souvenirs, une forme revint, constamment la même forme, celle de Mme d'Houdetot; s'écriant, dans un transport involontaire, les yeux inondés de larmes de tendresse : « Non, jamais homme ne fut plus aimable, et jamais amour n'aima comme vous. »

Cependant apparut enfin la forme dernière, la forme véritable de la Julie, la seule vraiment digne de captiver un noble amour. Sa beauté était caute et austère, celle que le Dante avait déjà rêvée pour sa Béatrice. Elle tenait avant tout son charme d'une bienveillance inépuisable, d'une inaltérable douceur qui, dans sa bouche, rendait la sagesse aimable et la raison insinuante. Elle promettait pour bonheur mieux que le délire des sens, mieux que des voluptés grossières; elle promettait l'union intime des cœurs, cette fusion de deux intelligences épurees qui se complètent l'une par l'autre, et tendent avec une double énergie à la recherche de la vertu.

Quelque peu que coûte aux sens l'amour platonique; il arrive, hélas! à connaître la fatigue aussi bien que l'autre. Quand il eut épuisé toutes les félicités de tête à tête avec son idéal maitresse, Rousseau regarda sa montre, vit qu'il était déjà tard, et se releva prestement. Il secoua les basques de son habit, rejeta les brins de mousse qui s'étaient attachés à ses bas, rajusta ses manchettes et son jabot, roula sous ses doigts quelques anneaux dérangés de sa perruque : il s'agissait de la visite quotidienne à Mme de Luxembourg.

Comme il avait oublié la clef que M. de Luxembourg avait eu l'attention de lui donner d'une petite porte du parc voisine de l'ermilage, et qui lui

servait d'entrée particulière, il lui fallut passer par l'entrée principale et traverser la cour d'honneur. L'aspect grandiose de l'édifice assis sur un large perron, l'imposante symétrie des hautes charnelles disposées par Le-Nôtre sur les côtes de cette cour immense, une quadruple file d'orangers, vieux géants dressés sur leurs caisses comme sur des piédestaux, parlèrent d'abord à son sens artiste, et éveillèrent en son esprit une attention admiratrice, cousine presque germaine du respect.

« C'est là vraiment un magnifique château, pensa-t-il, une habitation de grand seigneur, une résidence princière, tout-à-lait digne au surplus de M. de Luxembourg, M. le maréchal duc de Luxembourg, l'ami intime, le favori du roi. » Et naturellement à cette première pensée s'en accola une seconde : celle de Jean-Jacques, ami intime de M. le maréchal duc de Luxembourg.

Et ce fut comme une pointe de vin de Champagne qui porta à la tête du Platon moderne, et une teinte pourpre colora ses joues, et il serra plus vivement le petit tricorne qui reposait sous son bras gauche, tandis que sa main droite appuyée plus fortement sa canne sur le sol. Connaissez-vous une tête de sage où la vanité n'ait eu le talent de se conserver un pied à terre, et de temps à autre de s'y faire neberger?

Un peuple de valets en livrée courait empressé pour le service. Rousseau ne voyait jamais une livrée sans un sentiment pénible; mais cette fois, grâce à l'heureuse disposition où le retenait l'idée d'un maréchal-duc, ami commun du roi et de Jean-Jacques, cette vue lui fournit le texte de réflexions qui ne manquaient pas d'un certain charme.

« Et moi aussi, se dit-il, j'ai porté la livrée; et la casaque n'a pu étouffer le feu sacré qui s'allumait en moi! L'ex-lavais faisaient et maladroït d'un gentilhomme savoyard aujourd'hui digne, quand il le veut bien, entre deux duchesses, avec l'élite de la noblesse de France. Aujourd'hui l'amitié des grands m'honore; dans cent ans la mienne les honorerait à son tour. »

Le mouvement de vanité avait, comme on voit, tourné à bien : il avait abouti en orgueil, mais un noble et juste orgueil. Aujourd'hui que le temps a passé sur leurs mémoires, qui ne préféreraient avoir été Jean-Jacques plutôt que M. le maréchal duc de Luxembourg?

De leur côté deux grands diables de laquais accoudés au balcon d'une

fenêtre de l'antichambre se communiquaient leurs réflexions tout en regardant s'avancer dans l'avenue d'orangers le monsieur en habit marron, l'ami de Mlle Thérèse Levasseur, une bourgeoise pas fière avec laquelle ils avaient en l'honneur de jaser quelquefois.

— Ah! voilà le philosophe; les maîtres vont avoir de l'agrément.

— C'est vrai qu'il les divertit joliment : ont-ils ri de lui hier encore après qu'il a été parti?

— Oui, le reste de la compagnie; mais M. le duc et Mme la duchesse pas trop.

— Oh! ils en sont engoués eux. M. le duc l'appelle un homme de... comment donc?

— Un homme de génie.

— Et Mme la duchesse dit que personne n'a le talent de l'amuser comme lui. Il y a une chose qui me pousse, à moi. Ces philosophes, ça est hargneux, ça aboie contre les grands seigneurs, ça mord à belles dents la noblesse; et avec tout ça, ça trouve moyen de se faire inviter dans le plus beau moude; ça se fait choyer aux meilleures tables, ça se fait gorger à bouche que veux-tu chez des ducs et chez des princes.

— Eh! mon cher, c'est chez les maîtres comme chez nous, vois-tu? Qu'un fin matos s'avise de rôder autour de toi, et qu'un lieu de te caliner, comme il y a tant d'imbéciles qui font; au lieu de te bichonner, il te prend à rebrousse poil et qu'il l'agace avec juste ce qu'il faut de malice; par exemple, au lieu de te chanter en fausset : « Un fameux bon enfant que Picard! » qu'il vienne en jurant et en l'efflantant que bonne taloché : « Cet ivrogne, ce pendard de Picard! » ça te chatouille le cœur bien davantage, et si tu as à payer bouteille, c'est à celui-là avant tous les autres que tu diras : « Sataue farceur, mets-toi là et buvons un coup. »

Ici l'apologue fut interrompu; le personnage qui en avait fourni le sujet entra dans l'antichambre. Le laquais moraliste se mit en devoir de le conduire et de l'annoncer. Sa bouche, accoutumée à caresser les syllabes ronflantes des plus beaux noms du nobiliaire, accueillit comme une récréation facétieuse la mission de jeter, par l'ouverture d'un simple battant de porte, un nom digne de tout titre, même de celui de chevalier ou d'abbé; un nom qui jetait même de la maigre particule de, un nom qui se présentait dans sa crudité triviale, éveillant l'idée sale de roux, de roussour;



Et il ajoute :

« On voit par ce passage que le parti doctrinaire en veut décidément au portefeuille de M. d'Argout, qui, au grand étonnement de tout le monde et de M. d'Argout lui-même, est présenté comme un ami de l'opposition. »

#### SUR L'ORDRE DE SAINT-LOUIS.

Aucun roi de France n'a su allier à un si haut degré que saint Louis la valeur et la pitié. Les glorieuses réputations du moyen âge s'effacent devant la sienne. Non-seulement l'histoire le considère comme le fondateur moral de la monarchie française, mais elle voit encore en lui le grand régénérateur de la société européenne. Avant lui, les princes n'avaient qu'une idée imparfaite des titres et des vertus qui constituaient les droits au trône. Les droits acquis à saint Louis par des titres incontestables sont devenus constitutifs, et ont établi un contrat synallagmatique entre ses descendants et la nation française.

Louis XIV fut donc heureusement inspiré lorsqu'il constitua un ordre militaire sous le patronage de saint Louis. Ce nom seul, par les souvenirs qu'il rappelait, indiquant le but et l'objet de cette noble institution : l'honneur, si sévère envers le grand roi, n'a pu se dispenser de dire que cette création de l'ordre de Saint-Louis avait été le chef-d'œuvre de son âge mûr. En élevant au plus haut degré l'honneur français, il en faisait comme une monnaie précieuse que rien ne pouvait altérer, et qui enrichissait le trésor public sans jamais l'épuiser. Ajoutons encore qu'à cette époque Louis XIV, libre dans ses volontés, se montra tolérant en modifiant les statuts de l'ordre en faveur de ceux qui n'étaient pas nés catholiques.

Napoléon avait si bien apprécié l'importance de cette institution, qu'on peut dire que la Légion d'Honneur n'en était que la reproduction. Cependant des raisons politiques l'obligèrent à la rendre à la fois civile et militaire. L'armée était alors si puissante que son chef eût été accusé de tyrannie et de despotisme s'il n'eût placé sur la même ligne les vertus du citoyen et le courage des guerriers. Cependant, plus tard, le fondateur comprit qu'aux Français passionnés pour les armes, il fallait une récompense purement militaire. Dans ce dessein il conçut l'ordre de la Triple-Toison d'Or. Les conditions d'admission dans cet ordre étaient si austères et si martiales, qu'elles attestaient évidemment l'intention de rétablir la distinction qu'il avait un moment effacée.

L'ordre de Saint-Louis n'a ni l'inconvénient de la Légion d'Honneur, ni le caractère dur, sombre et féodal qu'annonçaient les statuts de l'ordre de la Triple-Toison. Il est parfaitement adapté à nos mœurs, à nos lois, à nos convenances sociales, et chacun se demande comment on a pu vouloir obliger un descendant de saint Louis à proscrire un ordre militaire qui avait heureusement cimenté l'union entre les officiers de l'empire et ceux de la restauration.

Sans doute, à l'époque déplorable où les temples étaient profanés et saccagés, les autels expiatoires renversés, il convenait que l'image de saint Louis fût dérobée à ces infâmes profanations. Ainsi les jacobins, lorsqu'ils s'insurgeaient, rendaient hommage aux bons principes en couvrant d'un voile les tables de la loi.

Pour se convaincre de l'heureuse influence des décorations militaires sur l'esprit d'une nation brave et chevaleresque, il suffit de rappeler l'effet qu'a produit, dans la dernière exposition, l'admirable tableau de la bataille de Fontenoy, peint par Horace Vernet. La foule se pressait autour de cette vaste composition, où chaque incident forme à lui seul un beau tableau; mais tous les yeux se dirigeaient vers l'épisode du jeune lieutenant qui, venant de recevoir la croix de Saint-Louis, vole dans les bras de son père. Celui-ci, ravi de voir dans les mains de son fils une décoration si enviée et que lui-même n'a pas encore, verse des larmes de joie, et au milieu des glorieuses trophées de la victoire, il presse son cœur et ses fils chers, l'honneur et l'espoir de sa famille. Les militaires, ceux surtout qui pouvaient se rappeler les beaux jours d'Austerlitz et de Wagram, éprouvaient à la vue de cet épisode les émotions qu'on ressent le jour d'un combat, et semblaient dire à ceux dont ils étaient entourés : « Rien n'est respectable et beau pour un soldat français comme une décoration militaire gagnée sur le champ de bataille. »

La Paix, en reproduisant cet article de M. de Labaume, publié dans la Gazette du Languedoc, exprime le vœu que l'ordre de Saint-Louis, qui n'a pas été aboli, cesse d'être considéré comme infamé. Nous sommes de cet avis.

Nous aimons tout ce qui est généreux et courageux, tout ce qui porte le caractère de la grandeur; nous prions haut l'histoire, mais nous estimons peu les historiographes en titre; nous aimons la résistance aux jours du péril, mais nous la méprisons lorsqu'elle est tardive; en aucun cas, nous n'applaudirons aux concessions que la raison impassible désavoue, que la faiblesse seule accorde.

Nous n'aimons pas qu'un gentilhomme, par complaisance pour la foule écumante, gratte ou change son écusson; nous voulons qu'il aime assez sincèrement la liberté pour qu'il puisse impunément conserver la sienne, et au besoin la faire respecter. La tyrannie, de quelque extrémité qu'elle vienne, nous est odieuse.

Nous n'aimons pas que d'anciens administrateurs et de vieux militaires soient exposés dans leur vicieuse à l'humiliation de cacher la croix qu'il fut glorieux pour eux de mériter et de porter. Ce sont ces petites vicissitudes politiques qui ébranlent l'ordre social; car elles révèlent la faiblesse des gouvernements dans les jours mauvais, et rendent plus insupportable ensuite l'abus qu'ils font souvent du pouvoir dans le calme.

Mais à l'époque où il fut défendu de porter officiellement la croix de Saint-Louis, c'est qu'il y avait danger de le faire, dites-

vous, nécessité d'obéir au peuple fougueux; c'est qu'il était prudent de lui céder d'abord instantanément, pour s'emparer ensuite de lui, et le maîtriser.

Nous n'admettons pas cette politique d'expédients, dénuée de tous principes: c'est dans les jours difficiles que les gouvernements doivent se montrer fermes; s'ils attendent que ces jours soient passés, où donc sera le mérite de la force et de la résistance? à peine alors si le plus noble emploi de la clémence pourra réparer le mal fait par une concession inutile.

Un gouvernement qui eût compris l'ordre moral selon nos idées n'eût pas complaisamment relégué l'ordre de Saint-Louis sous la doubleur des gilets; il l'eût maintenu noblement à sa place, mais rétablissant sur la croix de la Légion d'Honneur, à l'endroit de l'effigie de Henri IV, celle de Napoléon; le peuple alors eût applaudi, car si l'erreur peut l'entraîner facilement, aussi il est accessible à la raison et à la vérité; il saisit vite les non-sens, et méprise plus vite encore les concessions qui lui sont faites sans droit et sans discernement.

#### DEBATS JUDICIAIRES.

CHRONIQUE DU 25 JUILLET.

C'est aujourd'hui que devaient être jugées à la cour d'assises l'affaire du National et celle de la France. M. Persat, gérant du National, s'est présenté assisté de M. Thibaudau, rédacteur du journal, et de M. Jules Favre, son avocat; mais sur la demande de M. l'avocat-général Plougoulm, fatigué par les débats de l'affaire Dehors, le procès de ce matin a été, après une longue délibération, remis au 30 de ce mois.

La 6<sup>e</sup> chambre a continué l'audition des témoins dans l'affaire de l'association des usuriers, dont nous avons parlé hier. Une trentaine de personnes sont encore venues se plaindre de prêts usuraires accompagnés des circonstances les plus bizarres. Dans une première négociation, un M. B... a reçu pour un billet de quatre mille francs, 1,000 francs d'argent et le reste en socques et ressorts de pendules. M. le docteur P... devait, ainsi que mademoiselle J... D... ex-artiste de la Porte-Saint-Martin, donner des renseignements sur certain prêt de 50,000 fr., pour lequel il aurait été remis à peine 3,000 fr.; un schall estimé 7,000 fr. et revendu 400, et le reste en marchandises sans valeur. M. le docteur P... a seul comparu; mademoiselle J... D... n'a pas eu besoin d'obtenir l'ajournement de la justice. Un M. Langlois, épicer, rue Neuve-des-Petits-Champs, n. 83, qui paraît s'occuper beaucoup moins de son commerce que d'affaires avec les fils de famille, est venu déposer comme témoin, une ordonnance de non-lieu ayant écarté la prévention à son égard malgré la plainte d'une personne dont il avait 15,000 fr. de lettres de change, pour 8,000 fr. qui avait été reçus.

La longue liste de témoins épuisée, l'audience a été levée à six heures, et renvoyée au plus prochain jour.

La conférence des avocats a procédé aujourd'hui à la nomination des six candidats parmi lesquels doit être choisi le jeune stagiaire qui doit prononcer un discours de rentrée. Le sujet à traiter est l'éloge de M. Toullier. M. Pannier a obtenu 110 voix, M. Migneron 83, M. Forgues 42, M. Watrin 38, M. Cabanot 37, M. Derodé 35, et ont été proclamés candidats. Ceux qui ont ensuite le plus approché sont : MM. Brochant, Fabre et Lenormant. La conférence ne doit plus avoir qu'une seule séance, et sera en vacances au 1<sup>er</sup> août.

Ce matin, la famille de M. Dehors s'est présentée chez M. Berryer; elle venait lui offrir l'expression de sa reconnaissance. M. Dehors a dit à l'illustre orateur qu'il n'espérait pas pouvoir s'acquitter jamais envers celui dont l'éloquence avait sauvé sa fortune, sa vie, son honneur; mais qu'il avait voulu, contre l'usage peut-être, lui apporter en personne une bien faible indemnité pour le temps consacré si généreusement à sa défense, afin de fournir encore une fois à sa famille l'occasion de témoigner à M. Berryer les sentiments dont elle est pénétrée. En même temps il a déposé sur la table la bourse qu'il tenait dans ses mains.

M. Berryer n'a pris aussitôt cette bourse, en a fait deux parts égales, et s'adressant à Mlle Dehors : « Mademoiselle, lui a-t-il dit, je vous demande la permission d'ajouter ceci à votre dot. » Puis, se tournant vers le jeune Dehors : « Monsieur, le malheur de votre père vous a forcés de suspendre pendant deux années le cours de vos travaux; souffrez que je contribue à réparer envers vous les torts de la fortune. » Et comme M. Dehors cherchait à arrêter, par ses paroles entrecoupées de sanglots, ce mouvement généreux de l'illustre orateur : « Mon cher monsieur, a repris M. Berryer, ne parlons plus de cela; c'est une affaire arrangée. Vos enfants ont été admirables de dévouement et de tendresse filiale. J'ai bien le droit de leur donner un témoignage de mon estime et de leur faire accepter cette mince compensation des douleurs qu'ils ont souffertes. »

Les ministres se sont réunis hier chez le président du conseil; ils se sont rendus ensuite à Neuilly, auprès du roi, et il a été décidé qu'il n'y aurait pas de revue le 29 juillet.

(Moniteur.)

De nombreuses arrestations ont eu lieu ce matin par suite d'informations qui étaient parvenues à l'autorité. Elles ont amené la saisie d'une certaine quantité d'armes, de cartouches et d'écrits séditieux.

(Journal de Paris.)

Nous avons déjà parlé du grand mouvement de police suscité par l'idée que la duchesse de Berri aurait bien pu se montrer en France, et même à Paris.

Il nous arrive à ce sujet des détails assez curieux, par une voie un peu détournée (par un journal belge); nous les donnons sans les garantir.

Nous recevons, dit le Messager de Gand, quelques renseignements confidentiels sur le voyage de la princesse. On nous assure qu'à la nouvelle du crime

d'Alibaud, elle a fui de la France, où elle était cachée. De Paris, elle est venue à Gand, où elle a relâché, accompagnée de deux demoiselles de familles nobles de la Bretagne et d'un ex-officier de la garde royale. En passant ici, Mme la duchesse avait la tête couverte d'un voile vert; toute sa suite et elle parlaient anglais; et c'est probablement en qualité d'anglais qu'elle voyage. De Gand, elle s'est dirigée sur Bruxelles, et elle est rentrée en Allemagne par Aix-la-Chapelle. Nous tenons ces détails d'une personne bien informée et mieux instruite, à ce qu'il paraît, que les polices de France et de Bruxelles.

(Messager.)

Voici les informations que nous avons recueillies dans la journée sur l'état de M. Carrel :

Pendant la nuit, le malade quoique privé de sommeil est resté pourtant assez calme. Jusqu'à midi à peu près, aucun symptôme nouveau ne s'est déclaré, et des saignées fréquentes ont maintenu le mieux. Vers quatre heures il s'est manifesté de la fréquence dans le pouls, et une augmentation de chaleur sur le côté droit de l'abdomen a nécessité une nouvelle saignée. Dans la soirée, l'agitation s'est accrue quelque peu.

Minuit. — L'agitation continue; cependant nous avons la satisfaction d'annoncer qu'il ne s'est manifesté aucun symptôme alarmant.

#### NOUVELLES DIVERSES.

Mme Hamann, femme de l'ancien ministre des finances, vient de mourir dans sa terre de Strasbourg.

À propos du service funèbre, le dôme des Invalides est tendu de noir; on décore maintenant la nef. Soixante mille aunes d'étoffe ont été employées à faire cette tenture.

En exécution d'un mandat décerné par M. Gisquet, une perquisition opérée avant-hier dans les magasins de M. Dubois, fabricant de cannes, a amené la saisie d'une certaine quantité d'objets prohibés, tels que cannes à dard ou plombées, qui ont été transportées immédiatement à la préfecture de police.

Des découvertes archéologiques viennent d'être faites au sud d'Arcis (Aube) et à Arles-sur-Aube, sur la route d'Arles à Troyes, à quelques pas de la ville. Ce sont des cimetières païens. D'autres découvertes très-importantes ont été faites dans l'enceinte des cités d'Autun, sur les ruines d'une habitation qui fut probablement la demeure d'un homme de guerre riche, et dans la même ville près du temple de Janus.

La Société géologique de France tient cette année ses séances extraordinaires à Autun. Le rendez-vous est fixé au 1<sup>er</sup> septembre, chez M. Desplace de Martigny. Le secrétaire de la Société invite toutes les personnes qui s'occupent de sciences à se rendre à cette réunion, où se trouveront beaucoup de savants français et étrangers.

25 juillet. — Le grand nombre de personnes que la curiosité attire à Paris a engagé la compagnie des bateaux à vapeur à réduire à quatre ou cinq sh. le prix de la traversée de Londres à Boulogne et à Calais. De la première de ces deux villes deux voitures partiront trois fois par jour pour la capitale au modique prix de neuf sh. On pourra de cette sorte faire le voyage de Londres à Paris pour la bagatelle de treize sh. Dans le cours du mois dernier, le nombre des voyageurs qui ont profité de cette facilité s'est élevé à trois cents personnes. Le prix de la traversée depuis Brighton à Dieppe est réduit à une l. 1 sh., et des voitures partent deux fois par jour de cette ville pour Paris par Rouen, au prix de 10 et 12 sh.

(Globe.)

La vente des objets ayant appartenu à Napoléon doit se terminer demain; on vendra les tableaux, les armes, l'armure et les vins donnés à diverses reprises par Napoléon et sa famille à M. O'Méara.

Nous apprenons de New-Brunswick que l'administration des domaines et forêts de la couronne dans cette province a fait annoncer que la vente publique des domaines de la couronne aura lieu le premier lundi de tous les mois. Le prix le plus bas est de 6 sh. payables en quatre termes dans l'année, avec déduction de 15 up au comptant. Les personnes établies depuis plus d'un an pourront verser, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier, le prix accordé par le gouvernement aux mêmes avantages que les acquéreurs à la vente publique.

Un journal de Cork rapporte qu'au départ de lord Milgrave de cette ville, il est arrivé un accident qui a fait avoir des suites fort graves. Au moment où la société du vice-roi descendait le quai, le canon gronda; les chevaux, à ce bruit, se cabrèrent et renversèrent la voiture; heureusement, elle a été arrêtée par une chaîne de fer suspendue de poteau en poteau, sans quoi la voiture eût été précipitée au fond de la rivière. Après beaucoup de peines, on est parvenu à calmer les chevaux, et L.L. E.E. se sont enfin embarqués sans autre obstacle.

CONVENTION POSTALE AVEC L'ANGLETERRE. — Nous disions lundi que les arrangements conclus entre les directions des postes de Paris et de Londres avaient commencé à être exécutés à Paris le 15. Depuis cette époque, dans cette dernière ville, on jouit de l'avantage d'expédier à Londres des lettres sans affranchir; mais nos autorités, pour une cause encore inexpliquée, n'ont pas mis à exécution ce traité, et les correspondances pour la France s'expédient toujours de la même manière. Il résulte de ce malentendu de graves inconvénients. On a reçu des lettres du port entier, avait été payé à Paris; et cependant, depuis la frontière, il a été exigé le prix du port ordinaire. Des lettres, au contraire, expédiées librement de Paris, ne sont imposées qu'à la frontière, et le gouvernement français a mission de recouvrer le montant du port de Paris à Calais. Bien que les explications se fassent encore attendre, nous ne pouvons pas croire que les difficultés soient aussi graves qu'on les suppose. L'avis suivant a été affiché hier : « Les lettres pour la France peuvent être expédiées sans affranchissement préalable. » Nous pensons qu'il sera bientôt donné effet aux autres stipulations du traité. La difficulté est bien diminuée par la restriction du droit de poste aux deux mailles françaises, nous devons ici exprimer le regret que les fonctionnaires qui ont négocié ce traité n'aient pas tâché d'obtenir la transmission plus expéditive de la maille espagnole par la France. Aussi, par exemple, pour la maille entre

un nom qui jadis dans son acception première avait dû être un ignoble sobriquet, le nom Rousseau.

La maréchale était au lit dans une demi-toilette qui lui permettait de recevoir. « Arrivez donc, mon cher philosophe, dit-elle, en lui donnant la main à baiser, vous vous êtes bien fait attendre. Il y a une heure que votre chaise et votre verre d'eau sont préparés. Votre retard m'a rendue maussade; si M. Saint-Preux n'est pas aujourd'hui d'une grâce parfaite, tenez-vous pour perdu dans mon esprit. »

Pour comprendre cet air si haut et si noble que Rousseau, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, ne se sentait jamais l'esprit complètement libre auprès de la maréchale, et redoutant une pénible conversation, avait imaginé, afin d'occuper ses visites, de recourir à la lecture des épreuves de la Nouvelle Héloïse, que l'on imprimait alors et qui devait paraître avant peu.

Monsieur le maréchal nous privera de sa présence quelque temps encore, mais aujourd'hui nous commencerons sans lui; il n'est pas juste que je me condamne à souffrir parce qu'il lui plaît de s'absenter. Vous en étiez resté hier sur une lettre de Saint-Preux. Nous avons été interrompus et vous n'avez pu la finir. Le début était ravissant. »

Comme un beau cheval sous la main qui le flatte, l'amour-propre d'auteur patia sous le compliment. Rousseau s'inclina avec un sourire de reconnaissance, déroula ses dernières épreuves corrigées et commença la lecture.

Il fut d'abord en homme de lettres, qui ne cherche qu'à faire valoir son œuvre, indiquant les repos marqués par la virgule, prononçant ceux que commandait le point, attendant scrupuleusement qu'expirât l'alinéa pour recueillir du coin de l'œil le signe de tête approbateur. Mais à mesure que sa voix dans les passages qui craignaient d'une richesse douteuse d'harmonie, il lui donnait, ainsi qu'à son geste, pleine carrière, alors qu'il avait la conscience d'une éloquence irréprochable dans la chute de la période. Thomas lui-même, Thomas, dit de son vivant le Sublime, ce rhéteur à la bouche immense, n'eût pas lui avec plus d'art la plus sonore et probablement la plus vide de ses amplifications académiques.

Mais à mesure qu'il avançait, sa tête s'écroula à cet exercice. L'imagination ressembla à une marotte; son gré, malgré, il fut que lecteur et auditoire entrassent dans la situation des personnages du drame. De droit

il accapara le rôle de Saint-Preux; de toute éternité il tenait cet emploi, d'ailleurs si étroit le seul chapeau présent. Placer la maréchale était moins aisé. Quoique belle encore, son âge était un peu mûr pour le rôle de Julie. Trouverait-elle d'en faire la fille, il se résigna (sans la consulter, cela est à croire) à en faire la mère, madame d'Étanges. La position sociale respective de la maréchale et de Rousseau prêtait à l'illusion. Elle était grande dame, noble seize fois autant pour le moins que la femme du tyran nobereau de l'Héloïse; il pouvait se dire, lui, roturier à autant de quartiers que quiconque.

A son aise, dès lors, s'animait. Son accent eut de l'intonation, de la vérité. Il fut Saint-Preux prenant à partie une aristocratie insolente, foudroyant du sommet de la passion le préjugé qui interdisait deux êtres formés par le ciel pour s'aimer de se donner librement l'un à l'autre. Dans un geste fougueux, le papier vola loin de sa main. Debout et grand autant que puis tard Mirabeau devant M. de Brézé, il recita de mémoire tout un dernier paragraphe.

La maréchale fut touchée. « Ah! monsieur, que cela est beau! au point que je n'ai point osé vous interrompre pour demander mon chocolat, et pourtant je n'ai encore rien pris d'aujourd'hui. Puisque vous voici debout, rendez-moi le service de sonner. »

Tout en prenant son chocolat, la maréchale, avec l'aisance et la grâce d'une femme de cour, aspergea d'une rosée d'éloges et de petits riens flatteurs l'homme complaisant qui se dévouait à son amusement de la matinée. Le délire du bonhomme en redoubla. Aussi, le moment arrivé de commencer la lettre suivante, sa raison faisant tout-à-fait le plongeon, il passa bravement par dessus les sept ou huit misérables lustres que le rouge et le cerise dissimulaient d'ailleurs tant soit peu à l'ardeur d'un myope, et pendant dix minutes, madame de Luxembourg fut Julie.

Pensez sur le bord de ce lit, où reposait l'objet de ses vœux, il récitait, ou peut-être il improvisait; car son regard, désertant le froid papier, s'attachait sur des yeux dans lesquels il vit s'allumer une tendre flamme; c'était le feu de la curiosité qu'il excitait; sa main osa se poser sur une main délicate et blanche qui ne se retira point; la maréchale, dont la tête faisait peu de chemin, ne voyait là rien de dangereux. Un instant il s'enivra d'une douce haleine; la maréchale avait avancé le col pour mieux entendre, car

la voix du lecteur faiblissait. Lorsqu'enfin, vaincu par l'émotion, il lui devint impossible de continuer, il crut sentir son cœur se briser sous le poids du bonheur en entendant ces mots sortir d'une bouche divine :

— Je meurs d'envie de l'embrasser; et je souhaitais votre arrivée pour le faire en liberté. Ah! monsieur le duc, combien vous avez perdu!

Et M. de Luxembourg étant entré, elle se pencha pour donner le baiser.

Le baiser était fort en honneur dans les mœurs de cette époque. Il servait de monnaie courante entre personnes qui n'en étaient même qu'à l'estime. Rousseau nous a confessé que la maréchale l'embrassait dix fois le jour.

Un baiser! quand il sentit ces lèvres charmantes se poser sur les siennes, peu s'en fallut que le Saint-Preux barbon ne s'écriât : « O Julie! tes baisers brûlent; ils sont aérés, ils recèlent un poison qui dévore; » de qui n'eût pas manqué de produire un singulier effet. Heureusement les paroles suivantes de la maréchale le précipitèrent de la félicité expansive de l'instant dans la beatitude concentrée de l'homme de lettres devant qui l'on sert de l'encens à haïr.

— C'est d'un sublime à étourdir. J'espère que vous n'en avez encore rien lu à personne autre. Concevez-vous, M. le duc, nous aurons connu cela avant tout Paris?

Et l'homme de lettres savoura sa ration. Éclairer les hommes, arracher ses frères à l'erreur, ce n'est que la partie solide de la gloire; recréer les jolies femmes et les riches oisifs en est la partie exquise, partie qui a de tout temps affranchi les plus austères génies.

Deux heures après, à la fin d'un somptueux dîner, sous le feu des quolibets de petillants petits-maitres, Rousseau, grognant de temps à autre une boutade qui ne manquait jamais de tomber trop tard, donnait le spectacle d'un bel ours qui danserait à contre-mesure au milieu de roquets bien dressés, lorsqu'un domestique lui ramena un message qui pressait : une lettre de Saint-Lambert. Celui-ci arrivait de Paris, lui menaçant, disait-il, une surprise; il datait du cabinet de travail de l'ermite, du célèbre donjon, dont il avait pris possession en l'absence du maître, et où il l'attendait. Rousseau s'excusa auprès de la maréchale de ne pouvoir lui consacrer le reste de la journée, et se mit en route.

SAINT-GERMAIN LEDUC.



Paris et Bordeaux, la poste de Paris à Bordeaux met 40 ou 42 heures. La maille de retour, de Bordeaux à Paris, met plus de 60 heures. Les journaux publiés et les lettres écrites à Paris jeudi soir arrivent à Bordeaux samedi vers midi; les nouvelles qui ont quitté Bordeaux au même moment sont souvent 20 ou 24 heures de plus en route. Il est évident que l'on pourrait, si l'on voulait, remédier à ce retard vraiment monstrueux. Peut-on tolérer que le public soit privé par de si longs retards des nouvelles importantes? Pourquoi retenir la poste des heures entières à Tours, Blois et Orléans? Les particuliers ne peuvent avoir la ressource des courriers, encore moins celle des télégraphes; et cependant, en masse, ils ne sont pas moins intéressés que le gouvernement et les consistoriaux à recevoir promptement des nouvelles. Pourquoi un membre du cabinet ou un spéculateur de la Bourse posséderait-il, pour arrondir sa fortune, des avantages dont on frustre le public? Des nouvelles du plus haut intérêt du théâtre de la guerre en Espagne sont retenues un jour entier sur la route de Bordeaux à Paris. Un abus aussi honteux doit être promptement supprimé. Le public ici est si intéressé à cette affaire, que nous espérons avoir peu de la voir prise en considération en haut lieu. (Morning Herald.)

On admire en ce moment dans les jardins de lord Melbourne un yucca gloriosa en pleine fleur. La plante, qui, d'après un calcul établi se compose de quatre à cinq cents fleurs distinctes, a plus de cinq quarts de verge de haut et une verge de circonférence. La plante est originaire de la Virginie et d'autres parties de l'Amérique du Nord.

**VIENNE, 14 juillet.** — Le *Mercure de Souabe* dément la nouvelle publiée récemment de l'arrivée de Charles X au château d'Erla, près Schœnbrunn. Ce n'est pas, dit-il, Charles X, mais bien le duc de Blacas, qui est arrivé dimanche d'après avec sa famille au château d'Erla, où il a été reçu solennellement en sa qualité de nouveau seigneur, au son des cloches et au bruit de la mousqueterie. Les autorités de la commune et toute la jeunesse du village l'ont salué; et comme c'était un dimanche et que les environs étaient remplis de promeneurs, on s'est imaginé que Charles X était arrivé; et ce qui a contribué à entretenir le public dans cette opinion, ce fut l'arrivée de quelques voitures de la cour, dans l'une desquelles on supposait que se trouvait le roi de Naples, se rendant au Parc. On est revenu maintenant de cette erreur.

— Les journaux hollandais du 21 juillet annoncent que le 18 le prince d'Orange et ses deux fils étaient attendus à Lallaye, de retour de leur voyage en Angleterre.

— La femme d'un ouvrier de la fonderie de canons de Lugunki (Russie) est accouchée, le 22 mai dernier, de 5 filles, dont 5 restent en vie, et se portent bien. L'empereur a fait cadeau à la mère de 300 roubles, et a ordonné que rien ne manquât à l'entretien de ses filles.

(L'Observateur Belge, du 19 juillet.)  
— On écrit des bords du Mein, le 15 juillet: Le conseiller intime du roi de Bavière, M. de Klenze, est passé par Francfort ces jours derniers se rendant en Belgique, en Angleterre et en France pour y étudier les chemins de fer, et faire un rapport ensuite à son gouvernement qui paraît encourager les entreprises de cette nature.

**Bruxelles, 20 juillet.** — On a célébré hier le service de M. de Chasteler, à la paroisse de Caudenberg avec beaucoup de pompe et d'éclat. Une foule de monde assistait à la cérémonie.

— On nous mande de Grubbeke (Belgique) que le curé de cette commune, vient de destituer le loueur de chaises de son église, pour avoir dansé aux noces de sa fille.

**Lyon, 21 juillet.** — M. Pozzo di Borgo a traversé hier Lyon, se rendant aux eaux d'Aix.

La condition publique pour les soies a placé samedi soir son numéro 587. Les affaires sont peu actives.

— On mande du Cateau:

« M. Dussaussois, directeur de la fonderie de Douai, vient de fournir, par ordre du ministre de la guerre, 12,000 livres de bronze qui doivent être employés à la statue du maréchal Mortier, notre illustre compatriote. »

**Marseille, 17 juillet.** — L'illustre couple fugitif, le prince de Capoue et sa femme sont descendus à l'hôtel Banveau, dans la rue de ce nom. Le prince reste toute la journée dans son hôtel et ne sort que le soir en voiture. Dimanche, il a assisté à la messe de midi, à l'église de la Palud, avec sa femme; le curé avait fait placer pour l'un et l'autre deux fauteuils en face de l'autel. Ces jeunes époux sont d'une beauté remarquable; la princesse irlandaise est une ravissante personne.

**Bains de mer.** — **Montpellier, 20 juillet.** — Les bains de mer ont pris cette année une grande faveur, et de tous les points du département de nombreux baigneurs, parmi lesquels on remarque beaucoup de dames de Montpellier, sont accourus à Cette. On a dit à ce sujet que l'affluence des étrangers dans cette ville avait fait rencherir de beaucoup le prix des vivres et celui des logements; c'est une erreur que nous sommes en mesure de rectifier. L'augmentation des visiteurs dans ce port n'a produit d'autre effet que de donner un mouvement plus actif à l'industrie des habitants, par la création d'une foule de petites ressources, résultat d'une concurrence plus étendue et qui n'existe pas à Cette en temps ordinaire.

## VARIÉTÉS.

### LE LYS DANS LA VALLÉE.

DEUX VOLUMES IN-8°, PAR M. DE BALZAC.

M. de Balzac a quitté les rangs des romanciers vulgaires en montrant au doigt, en poursuivant de ses sarcasmes les mauvais menages et ceux dont la paix n'est que le fruit de concessions honteuses ou d'un aveuglement ridicule; puis, semblable à ces enfants pleins de malice qui, harcelant un malheureux en démenche, sentent expirer leurs rires cruels sous le poids d'un regard révélateur, M. de Balzac a compris tout-à-coup ce qu'il pouvait y avoir de souffrances mêlées au grotesque et à l'infamie de la vie privée. Après avoir raillé les femmes, il a soulevé le voile qui couvre les tribulations de leur labeur continu comme filles, comme épouses, et comme mères; alors, en homme sûr de lui, qui a foi en la révélation, il s'est écrié: A moi le drame moderne! et nous avons vu M. de Balzac être le premier de nos dramaturges, quand, suivant les impulsions de son génie, il a écrit *Eugénie Grandet* et *Mathias Claïs*; du moins voilà comme, en mon sentiment, j'ai placé et expliqué cet auteur après la lecture de ces deux ouvrages.

Au temps où nous vivons, le spéculateur se trouve toujours mêlé au poète et à l'artiste, ces deux éléments du romancier. Ainsi, un jeune écrivain, tout bourré d'études sur nos vieux auteurs, a pu croire qu'il ferait bonne marchandise des *drôleries* rabelaisiennes devenues nouveautés, grâce à l'oubli; mais, en même temps que la vérité apparaissait au génie, il est arrivé que l'éditeur a dit à son client: Décidément, mon cher monsieur, le public ne mord pas (style de libraire) à vos *chats et joyusetés*; si nous essayons autre chose, hein! qu'en dites-vous? Alors, l'*Histoire des Treize*, le *Père Goriot* et tant d'autres ont vu le jour. La société, servie selon son goût, s'est occupée d'elle-même, s'est contemplée hideuse et misérable; semblable à une vieille courtisane, elle a payé de ses faveurs les affronts qu'on lui jetait à la face, soldé à beaux deniers comptant les plus amers sarcasmes, adoré les plus grossières injures; elle n'attend plus qu'un coup de botte pour se mettre à genoux. Heureusement M. de Balzac ne semble point pressé de donner le dernier élan à sa fortune; car si l'on trouve dans le *Lys de la vallée* certains traits qui rappellent le gros cynisme du père Goriot; il y a aussi de la pureté d'Eugénie Grandet.

Pour commencer l'examen de ce roman par l'invention de la fable, je dois dire qu'elle n'appartient pas en entier à M. de Balzac, et que M. Sainte-Beuve peut en réclamer sa bonne part. Les principaux personnages du *Lys dans la vallée*, M. et Mme de Mortsauf, Félix de Vandenesse, sont dans des situations identiques avec celle de M. et Mme de Couëne et de l'Amaury de *Volupté*. Nous allons suivre la marche parallèle des deux intrigues.

Mme de Couëne, jeune et belle, est délaissée par son mari; veuve de cœur, elle ne laisse échapper aucune plainte. Ayant des enfants, elle cherche et attend ses consolations de l'amour maternel; tandis que son époux s'épuise corps et âme à souffler, en pure perte, sur la couronne qu'il voudrait faire choir du front de Napoléon.

Mme de Mortsauf, belle, jeune, mariée à un gentilhomme que les agitations politiques ont presque rendu fou, en même temps que les misères endurées pendant l'émigration détruisaient sa santé; Mme de Mortsauf, dis-je, se soustrait autant que possible aux transports d'un amour conjugal qu'elle ne peut partager, sans reculer pourtant devant la tâche d'abri-

ter de ses soins la vieillesse anticipée de son mari, de calmer les tempêtes d'une humeur chagrine que tout irrite, de dévouer son âme tout entière à deux enfants qui tiennent de leur père une constitution malade.

Mais chez l'une et chez l'autre de ces vertueuses femmes, la nature gronde sous les résolutions de la volonté, comme le Vésuve sous les riches vendanges qui couvrent ses flancs. Un jeune homme piteux, laid, malpropre, Amaury, est présenté à Mme de Couëne: il aime gauchement, il est malheureux et timide; la pitié éveille l'amour.

Félix de Vandenesse, malingre, chétif, à tel point qu'à vingt ans on lui en aurait à peine donné quatorze; pauvre enfant, si malheureusement né que jamais personne ne lui a souri, pas même sa mère; Félix est envoyé à Tours à un bal donné au duc d'Angoulême: emporté comme un fétu de paille par la foule qui tourbillonne, étourdi, ébloui, enivré de l'éclat de la première fête à laquelle il assiste, le jeune Vandenesse se retire d'écart et s'abandonne à ses rêveries habituelles. En rouvrant les yeux, il s'éprend des épaules d'une femme qui, lui tournant le dos, s'est assise près de lui. Cédant à un emportement sauvage, Félix ne craint pas d'insulter son idole par le plus brutal, le plus étrange, le plus inouï des baisers! Puis, quand on se retrouve de nouveau, la pitié pour ce pauvre être si délaissé, si méconnu, aidant au souvenir du bal, trouble le calme jusqu'alors virginal dont avait joui le jeune comte de Mortsauf.

La métamorphose qu'ont subie les héros de romans est une chose digne de remarque. Quand notre public, neuf encore, avait des croyances, qu'il était enthousiaste, badaud, courtisan, il ne pouvait s'intéresser qu'à des êtres d'une essence supérieure à la sienne; il lui fallait des héros faits au tour, vêtus de pourpre, couverts de diamants; ils devaient être rois, fils de rois, ou tout au moins cousins de rois! Aujourd'hui ce n'est plus de même: nous ne tenons pas facilement le nez en l'air; regarder au-dessus de nous ne nous éblouit plus, mais nous fatigue.

Une femme de beaucoup d'esprit vient de faire imprimer que la parfaite beauté est plus nuisible qu'utile dans ce monde. A cette vérité on peut ajouter que le succès, quel qu'il soit, attire sur celui qui l'obtient une grêle d'injures si grosse, si intense, que l'amour même peut en avoir peur. En 1814 nous avons vu attacher à la statue de l'empereur des câbles, que les envieux de sa gloire tiraient, tiraient, tant qu'ils avaient de force! Aujourd'hui il n'est pas de piédestal qui n'ait ses cordes, ni si chétive grandeur qui ne se voie en butte aux mêmes efforts. Voilà pourquoi un romancier qui sait son métier se garde bien d'indisposer ses lecteurs contre son héros, puisqu'il n'a pas, par un imprudent étalage de qualités transcendantes; il le placera bien plutôt dans la condition du ver de terre, que chacun foule aux pieds sans lui demander: Souffres-tu? Ainsi sont représentés Amaury et Félix.

Chastes, chrétiennes, anges de pureté, mesdames de Couëne et de Mortsauf ne donnent que leur cœur, et savent imposer silence aux murmures des sens; mais chez leurs amants la révolte est bientôt complète. Amaury, dans *Volupté*, trop sauvage pour demander à une certaine Mme de R... ce que lui refuse Mme de Couëne, va se satisfaire honteusement; Félix de Vandenesse, qui, échappé de la sordide tutelle de sa mère, a pris à la cour de Louis XVIII la routine des habits propres et du linge parfumé, accepte les mêmes compensations de lady Asabelle Dudley, femme de la plus haute aristocratie, ce qui ne l'empêche pas d'être semblable aux serpents tentateurs qui, se dressant de la fange, ont fasciné le pauvre Amaury. Il n'y a entre les conceptions des deux auteurs qu'un changement de costume, et l'on sait le vieux proverbe: *L'habit ne fait pas le moine*. Enfin, dans l'un et l'autre ouvrage, les deux femmes, complètement armées, meurent comme de belles fleurs froissées du pied par le voyageur insouciant.

Je n'ai placé ici ces deux analyses que pour prendre note d'un fait, et non pour en conclure aucun blâme contre M. de Balzac. Il serait déplorable que, parce qu'une idée a germé en même temps aux cerveaux de deux hommes de talent, celui chez lequel elle est éclos le dernier dût renoncer à la mettre au jour telle qu'il l'a conçue. Quant à tout prendre, l'auteur du *Lys* aurait trouvé la matière de son œuvre dans la bordure incorrecte dont M. de Sainte-Beuve a encadré les idées mystiques qu'il voulait mettre au jour dans *Volupté*, je ne l'en blâmerais pas: jamais Corneille, Molière, La Fontaine, Voltaire, n'ont reculé devant de pareils emprunts. Voltaire disait même philosophiquement qu'il ne s'agissait que de tuer ceux que l'on volait. On peut facilement survivre au choc du style de M. de Balzac; mais quand son drame a passé sur le vôtre, dites-lui adieu, il est pulvérisé.

Les sujets traités par M. de Balzac sont parfois vulgaires, même extravagants, mais ce sont toujours une disposition des lieux, un arrangement de scènes si habile, que les plus ardents critiques en sont dérouter. Quelqu'un concevrait que soit le rôle qu'il fait jouer à ses personnages, ils ont de la vie; ils tiennent parfois des discours étranges; leurs âmes ont des *postiments*; leurs esprits *subordonnent* l'avenir. Mme de Mortsauf avait, dans sa manière de dire les terminaisons en *en, quelque chose qui faisait croire à un chant d'oiseau; le en, prononcé par elle, était une caresse, et la façon dont elle attaquait le r annonçait le despotisme du cœur.*

Eh bien! on lit ces phrases, transcrites mot à mot, sans se croire transporté à l'hôtel de Rambouillet. Loin de là, on se figure avoir vécu avec Mme de Mortsauf, en saluant Vandenesse dans un salon. Ce ne sont pas là de ces personnages dont l'apparition fait qu'on se demande si la lune ne serait pas réellement habitée.

Le récit de l'enfance et de la jeunesse de Félix est rempli de détails charmants; mais noyés dans d'autres, qui les font chèrement acheter. Tantôt ce sont des traits rapides et brillants, comme ce portrait de Mme de Vandenesse; c'est son fils qui parle: « Oblige de l'observer pour reconnaître s'il y avait en son cœur des endroits friables, où je pusse attacher quelques rameaux d'affection, je vis en elle une grande femme, sèche et mince, joueuse, égoïste, impertinente. Comme toutes les lésions mères, chez qui l'impertinence compte dans la dot, elle ne voyait dans la vie que des devoirs à remplir. Toutes les femmes froides que j'ai rencontrées se faisaient, comme elle, une religion des devoirs. »

Mais aussi d'autres fois l'auteur analyse le moral de ses acteurs pensée par pensée, impression par impression; et ces dissections, si longues et si fastidieuses, sont enrichies de termes techniques, empruntés à toutes les sciences, de mots créés ou exhumés d'un vocabulaire d'outre académie à l'usage des auteurs à la mode: et ces mots pédantesques, barbares, jamais harmonieux, rarement utiles à l'énergie et à la clarté de la phrase, sont jetés audacieusement des premières lignes du livre. Il faut être bien *osé* pour se conduire ainsi. Je conseille donc aux jeunes écrivains dont le génie ne saurait se passer du néologisme d'attendre, pour prendre leur essor, que l'admiration ou le sommeil leur aient soumis les facultés de leurs lecteurs.

Cependant, à travers ces épines, on s'établit dans le charmant manoir de Cloche-Gourde, si coquettement placé sur les bords de l'Indre. Là, se nue marche, grandit une action conduite de la manière la plus ferme et la plus habile. Sur ce fond, déjà si riche, se détachent encore des traits inimitables. Les parties de tric-trac, au moyen desquelles Félix se glisse dans les bonnes grâces du comte de Mortsauf, la délicieuse pastorale des vandanges, mais surtout la lettre de la comtesse à Félix lors du départ de ce jeune homme pour Paris, lettre, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, où la mère la plus éclairée puiserait des avis pour son fils, et dont chacune des chastes lignes révélerait au cœur intelligent l'amante passionnée, inquiète, exigeante même; lettre, à mon sens, qui laisse bien au-dessous d'elle les conseils homériques que Julie adresse à Saint-Preux. Vient au second volume la maladie de M. de Mortsauf. Cette croix vivante va tomber dans la poussière; sa femme, Félix, l'amant de sa femme, la relèvent, l'affermissent saintement, afin de s'y crucifier de nouveau.

Indiquera-t-on aussi, comme l'un des plus beaux ornements de cet ouvrage, la figure de Madeleine de Mortsauf. Beaucoup d'auteurs mettent des enfants aux bras des femmes pour les rendre plus intéressantes; mais ils se gardent de les faire grandir. M. de Balzac a marché hardiment suivant la vérité: Madeleine, enfant de neuf ans lors de l'installation de Félix à Cloche-Gourde, en a seize à la mort de sa mère.

L'auteur n'a point eu recours, cette fois, au scalpel pour faire comprendre quelles révolutions successives s'opéraient dans ce jeune cœur. Sans avoir interrogé, sans avoir peut-être osé penser, Madeleine sait jour par jour ce que souffre sa mère. A mesure qu'elle grandit, son habil enfantin fait place au silence, ses regards portent des reproches à son père et l'expression silencieuse de toute sa personne devient hostile à Vandenesse; mais lorsque, se relevant de dessus le corps inanimé de Mme de Mort-

sauf, son œil dur interdit à Félix l'entrée de cette maison de deuil où le comte voudrait le retenir; lorsqu'on la voit suivre du regard dans la campagne l'auant de sa mère qui s'éloigne, on comprend combien l'amour même le plus pur entraîne de désordre quand il est illégitime. On entrevoit un secret terrible sous la froide pantomime de Madeleine, un secret qui fait craindre pour le repos de l'âme que l'on nomme bienheureuse; car cet attachement, qu'elle croit sanctifié par sa mort, a peut-être compromis la vertu de sa fille! Qui sait si, à la voir souffrir, la fièvre qui a consumé sa vie ne s'est pas allumée dans ce jeune sang?

La comtesse de Mortsauf est une conception de la plus haute portée; son caractère serait l'idéal de tous les cœurs humains s'il n'était formé que des traits secondaires dont l'auteur l'a embellie; mais je ne puis souffrir les deux grandes émotions qui décident de sa vie. N'est-il pas pénible, en effet, de voir cette créature si candide, si sainte, ce lys immaculé, troublé par un baiser dont un inconnu ose salir ses épaules, et plus tard se prendre d'une mortelle jalousie au spectacle des amours les plus éhontés?

Est-ce donc pour justifier ce mot de Fénelon: « La femme la plus vertueuse est un dragon dans le cœur, » que M. de Balzac a choisi ces deux moyens de séduction? Est-ce soit d'originalité?

Quoi qu'il en soit, il faut reprendre le choix de ces deux maximes: toutes les bizarreries de la nature humaine ne vont pas au cœur et à l'imagination, toutes ne sont pas dignes d'être reproduites par les arts. Je blâmerai de même les détails révoltants de la maladie de Mme de Mortsauf: sans doute on doit se garder d'une susceptibilité faconnière qui, si elle prévalait, serait plus nuisible au talent que le dévergondage auquel il se laisse aller trop souvent; mais il faut qu'un auteur évite toujours ce qui peut détacher son lecteur.

Mme de Couëne est l'endroit le plus périlleux de ma tâche, c'est l'analyse du caractère de lady Dudley. L'homme aimé de Mme de Mortsauf ne pouvait demander de l'amour à aucune femme; mais à l'âge de Vandenesse, jeté dans le tourbillon du monde, il devait chercher le plaisir, ou du moins accepter celui qu'on lui offrait: c'est ce qu'il fit en répondant à l'amour de lady Dudley.

Les figures de la dimension et du coloris de celle de cette Anglaise ne se trouvent guère que dans Juvénal, quia dit en latin tout ce qu'il m'est impossible d'écrire en français, et que M. de Balzac n'a que trop clairement indiqué. Il a même ajouté un trait qui manque aux matrones et aux impératrices de Rome, c'est la facilité qu'il suppose à nos grandes dames d'oublier leurs accès de délire et de reprendre sans trouble et sans rougissement leur attitude dans le monde.

J'ai avancé légèrement en commençant cet article que M. de Balzac avait ménagé cette fois la société élégante qui le prône; cependant, en examinant mieux lady Dudley, j'ai reconnu que jamais il ne lui avait porté de coup plus outrageant: il est vrai que c'est l'aristocratie anglaise qui le reçoit. Si le blocus continental durait encore, nous dirions *merci*; mais après vingt ans de paix et bien des préjugés détruits, il est impossible de ne pas s'avouer que la monotonie apportée dans la physiologie des hautes classes de tous les pays des conditions pareilles de naissance, de fortune et d'éducation! Aussi le succès du *Lys dans la vallée* balance-t-il celui du *Père Goriot*, et cette injure jetée au grand monde y aide pour le moins autant que le vrai et incontestable mérite du roman.

Mme ALIDE DE SAVIGNAC.

Notre intention d'informer avec soin le public de tout ce qui peut l'intéresser, nous porte à lui signaler LA LIQUEUR INDIENNE ANALYSÉE ET BRUVÉE, produit d'un seul fruit comportant les arômes les plus délicats, dont l'usage est indispensable pour les affections d'estomac, notamment oppressions et digestions laborieuses.

Dépôt principal, rue Montorgueil, 29, à Paris.

### BOURSE DU 25 JUILLET.

Le commencement de la bourse était faible sur toutes les valeurs, mais à la fin il y a eu plus de fermeté et nos fonds ont fini un peu en hausse.

Les fonds espagnols ont éprouvé une baisse assez forte que l'on attribue à une exécution; c'est-à-dire qu'à défaut d'une augmentation de gage, ou, comme on dit, d'une nouvelle couverture, on aurait vendu forcement.

AU COMPTANT, le 5 % a baissé de 2 fr. 50 c.; le 5 a haussé de 10 c., et les obligations de la ville ont baissé de 2 fr. 50 c.

La rente de Naples a baissé de 25 c.; la dette passive d'Espagne a baissé de 5/4; les nouveaux différés de 1/8, et les anciens de 1 1/2. L'emprunt belge a baissé de 5/8, et les lots d'Au-riche de 5 fr. 75 c. L'emprunt romain, celui du Piémont, et la prime des actions de la banque de Bruxelles n'ont pas varié.

FIN DU MOIS, le 5 % a haussé de 3 c., et le 5 de 10 c. La rente de Naples a baissé de 10 c., et le 5 % portugais de 5/8.

Après la bourse, à 4 h. 1/2, 80 fr. 25 c. demandé; 37 c. 1/2 offert.

### AU COMPTANT. — FONDS FRANÇAIS.

CINQ 0/0, jouiss. du 22 mars 1856, 108 60 55 60 63 70 63.  
QUATRE 1/2 0/0, jouiss. du 22 mars, 80 60 55 60 63 70 63.  
QUATRE 0/0, jouiss. du 22 mars, 80 60 55 60 63 70 63.  
TROIS 0/0, jouiss. du 22 juin, 80 15 20.  
BONS DU TRÉSOR à échéances.  
ACTIONS DE BANQUE, 2270.  
RENTES DE LA VILLE DE PARIS, 5 0/0, 162.  
OBLIGATIONS DE LA VILLE DE PARIS, 1207 50 1205.  
QUATRE CANAUX, avec prime, 1228 75.  
CAISSE HYPOTHÉCAIRE, jouiss. de j. 1000.  
OBLIGATIONS de 500 fr. 4 0/0, 500.

### FONDS ÉTRANGERS.

RENTES DE NAPLES, jouiss. du 1 juillet, 100 25 30 15 20.  
ÉTAT ROMAIN, oblig. 1851, 5 p. 0/0, jouiss. du 1 juin, 105.  
ESPAGNE, dette active, 5 0/0, jouiss. de mai 1856, 56 1/4 5/8 1/4 5/8 5/8.  
différée sans intérêt, 12 1/2.  
passive id. 41 1/2 7/8.  
EMPRUNT BELGE de 1854, 103 1/4.  
EMPRUNT PORTUGAIS, oblig. 1855, 5 0/0, jouiss. de juin, 3 0/0 1855.  
EMPRUNT D'HAÏTI, jouiss. de juillet 1828, 1112 50.  
EMPRUNT DU PIÉMONT, 1112 50.

### CHANGES.

LONDRES. .... 1 mois, 25 30 27 1/2. 3 mois, 25 13 12 1/2.  
HAMBURG. .... 1 mois, 185 1/2. 3 mois, 184 1/2.  
AMSTERDAM, 1 mois, 57 5/8. 3 mois, 57 3/4.

FONDS ANGLAIS. — Londres, 20 juillet. — Cité, 4 heures.  
CONSOLIDÉS pour compte, ouvert à FONDS ESPAGNOLS, passive, 12 1/8.  
91 1/4 3/8. — différée, 47 1/8.  
— p. compte, fermé à 91 5/8. PORTUGAIS NOUVEAUX, 80.  
FONDS ESPAGNOLS, actif, 59 1/8. — 5 p. 0/0, 50 1/4.

### SPECTACLES DU 24 JUILLET.

Heures.  
7 OPÉRA. —  
7 FRANÇAIS. — Dominique le Possédé.  
6 OPÉRA-COMIQUE. — L'Eclair. Pré aux Clercs.  
6 GYMNASSE. — Marnière. Pauvre Jacques. Reine de 16 ans.  
6 VAUDEVILLE. — Aventure de Casanova. Jean. Chapitre.  
6 VARIÉTÉS. — Le Comédien. Madelon. M<sup>me</sup> Gibou. L'Ours.  
6 PORTE-SAINTE-MARTIN. — Berlin. Masque.  
6 1/2 PALAIS-ROYAL. — Salamandre. Tirelire. Prova. Timbalier.  
6 1/2 GAITÉ. — 1<sup>er</sup> rep. du Spectre et l'Orphelin.  
6 AMBIGU. — Honneur. Flourette. Amazambo.  
6 CIRQUE-OLYMPIQUE. — Maudit des mers.  
6 M. COMTE. — Une première Faute.  
6 PORTE-SAINTE-MARTIN. — Une Maitresse. Les Dix Francs. Les Concerts. Les Habitants.

Le Rédacteur en chef, écrivain responsable, ÉMILE DE GIRARDIN.

Imprimerie de BÉTHUNE & FLEURY, rue de Valenciennes, n. 36.